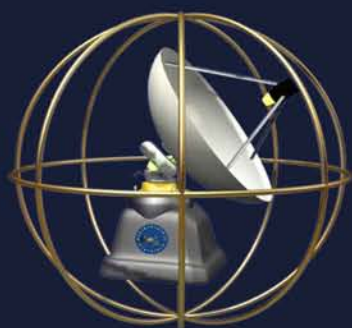




4th International Lab Meeting – Winter session 2006
of the
European Ph.D. on
Social Representations and Communication



Social Representations
in Action and Construction in Media and Society

"Virtual Group Training and Individual Supervision
Relating to the Distant Cooperative Research
Program aimed at the Meta-Theoretical
Analysis of the Comprehensive Literature
on Social Representations and Communication"

at the European PhD on Social Representations &
Communication Multimedia LAB & Research Centre, Rome- Italy

In combination with Worldwide on-line connection points

January 21st-29th, 2006

Scientific material

European Ph.D

on Social Representations and Communication

International Lab Meeting Series 2005-2008



Sur la congruence entre l'Objet, la Population et la Méthode

Toute représentation sociale est représentation d'un objet O pour une population P. Ajoutons que la mise en évidence de cette représentation suppose l'application d'une méthodologie M. On pourrait ainsi répertorier un très grand nombre de travaux empiriques (et tendanciellement tous) dans un simple tableau à trois colonnes (O, P, M). Bien entendu, la variété de la colonne O serait plus grande que celle de la colonne P et celle-ci plus grande que la variété de la colonne M : il y a plus d'objets différents que de populations et plus de populations que de méthodes.

Cependant, cette propriété distributive ne suffit pas à caractériser un tel tableau. Supposons qu'on mélange les lignes, dans l'une au moins des trois colonnes. On risque très facilement d'arriver à des cas où l'on étudierait n'importe quoi chez n'importe qui, et cela n'importe comment. Bien qu'une telle configuration puisse effectivement se produire, admettons que ce ne soit pas la situation la plus fréquente. Il faut donc se demander : d'où vient la *congruence* entre O, P et M ? C'est la question.

Elle se décompose très naturellement en trois aspects :

- l'origine de la congruence entre l'Objet et la Population, ce qui est certainement l'aspect le plus facile et le moins polémique ;
- ensuite, la congruence entre la Population et la Méthode ;
- enfin, la congruence entre l'Objet et la Méthode. Cette dernière partie de la question est de loin la plus stimulante. On y viendra plus en détail tout-à-l'heure.

1. L'unité du couple Objet-Population

Il faut d'abord rappeler une évidence : nous ne devons pas confondre l'objet de la représentation et la représentation de l'objet. La fameuse construction sociale de la réalité n'épuise pas la réalité. D'une certaine manière, qui n'est pas socialement négligeable, un objet de représentation existe indépendamment des populations qui se la représentent. En revanche, une représentation particulière de cet objet existe (et ne peut exister que) dans

telle ou telle population. Je crois que l'exemple contemporain, tellement lourd, du sida peut permettre de saisir tout cela en un instant.

Que finalement la représentation puisse avoir une série d'effets sur le contrôle, voire sur l'existence, de l'objet lui-même ne change rien à cette distinction fondamentale entre objet de représentation et représentation de l'objet. La représentation de la sorcière a pu faire exister quelques sorcières, tout comme la représentation du témoin idéal dans une affaire criminelle a pu faire exister ce témoin (1). Mais on remarquera qu'il s'agit dans ces cas d'existence *par procuration*.

Nous considérons donc ici, sans aucune ambiguïté, l'objet de la représentation. On peut alors définir trois sortes de rapports hiérarchisés entre Objet et Population.

a) De par sa réalité indépendante, l'Objet est toujours quelque chose qui s'impose plus ou moins en tant que facteur déterminant. Lorsqu'il s'impose complètement, au point d'entrer dans la définition même de la population considérée, on peut dire que le rapport de congruence est maximum. Par exemple : le sida (Objet) et une population de sidéens ou de parents de sidéens ; l'arbre (comme Objet) et une population d'exploitants forestiers, l'entreprise et une population de managers, etc. Dans la littérature sur les RS, on trouve de très nombreuses illustrations de cette congruence maximum.

b) Mais il peut aussi s'agir d'un rapport *d'incidence*, selon lequel l'Objet est une conséquence ou un corrélat plus ou moins saillant de la définition de la population. Par exemple, l'arbre pour une population de promeneurs du dimanche, qui sont en contact avec la nature ; l'infirmière (Objet) pour une population de malades hospitalisés, etc. Pour illustrer ce rapport d'incidence, on pourrait citer ici encore un grand nombre de thèmes de communications ou d'articles

c) Entre Objet et Population, il peut enfin s'agir d'un rapport de *contingence*. On pourrait substituer un objet à un autre (respectivement une population à une autre) sans effet définitoire particulier. Par exemple, l'arbre pour une population "tout venant" ou pour une population d'étudiants en odontologie ; l'infirmière (Objet) chez les cadres commerciaux ou les producteurs de riz, etc. La limite de la contingence est évidemment l'absurdité. On se gardera de chercher des exemples dans les communications de cette IVe Rencontre.

Cette déclinaison de la congruence fait en somme passer d'une unité stricte (rapport définitoire) à une unité lâche (rapport de contingence). Ce point n'est pas très difficile à

apprécier, que ce soit dans une méta-analyse ou dans l'évaluation critique d'un projet de recherche.

2. Méthodes et Populations

Commençons par réserver le terme de *méthodes* au sens de "techniques de production de données contrôlées". On n'envisage donc dans cette discussion ni les techniques de *traitement* de données (analyses statistiques, analyses de discours, etc.) ni, en amont, ce qui relève seulement des observations fortuites ou des modes d'investigation journalistiques.

Il est remarquable qu'on n'aborde en général cette question de la congruence entre méthodes et populations qu'en termes de biais de mesure, d'inadaptation, de difficulté, voire d'impossibilité, c'est-à-dire en termes justement *d'incongruence*. Or l'absence d'incongruence ne suffit pas à définir la congruence (exactement comme une condition nécessaire n'est pas forcément suffisante). Il ne s'agit alors en quelque sorte que d'une congruence "par défaut". Que faut-il donc ajouter à la simple correction ou suppression des inadéquations techniques en matière de méthodes ?

La solution passe par l'idée de réciprocité des contraintes : la "meilleure" méthode pour une population donnée doit être appliquée à la "meilleure" population possible pour cette méthode. Seul en effet une sorte de fétichisme naturaliste permet de considérer que les populations ont toujours raison contre les méthodes et que l'authenticité des apparences (surtout les apparences identitaires revendiquées) doit l'emporter sur la recherche d'une vérité cachée. Si l'on y réfléchit une seconde, on voit sans difficulté que c'est une curieuse position épistémologique.

Cette position peut être tenue pour les populations naturelles, du type de celles qu'étudient les anthropologues auprès de petits groupes humains que leur taille permet d'inventorier complètement –et exactement. Mais cela n'est pas vrai pour la plupart des populations utilisées en psychologie sociale à des fins de production de données, comparatives ou non. Ces populations font l'objet d'une construction artificielle et d'une sélection des individus (par échantillonnage ou simple appel au volontariat par exemple). Elles conviennent alors plus ou moins aux méthodes d'investigation qui vont être engagées, et elles ne sont certainement pas de nature par elles-mêmes à disqualifier ces méthodes. Une "bonne" population, dans ce cadre, est celle qui permet aux méthodes engagées d'avoir leur meilleur rendement.

Pour résumer ce qui précède : ou bien toutes les méthodes se valent, et alors toutes les populations aussi, ou bien il existe des méthodes "meilleures" que d'autres pour la production de données contrôlées, et par suite des populations aussi. Il ne saurait être question d'optimiser seulement les méthodes par des contraintes de population, on doit aussi optimiser les populations par des contraintes de méthode.

3. Objet et Méthode

Nous pouvons parfaitement concevoir le cas d'un Objet fortement congruent avec la Population, d'une Méthode en bonne réciprocity de contraintes avec celle-ci, et où cependant Objet et Méthode ne se conviennent pas.

Pour illustrer ce point, et afin de ne gêner personne, je prendrai un exemple personnel. Au tout début des années 90, nous avons décidé, Christian Guimelli et moi, de travailler sur une population de guérisseurs et de clients de guérisseurs dans le sud de la France. Notre but était de mettre en relation les représentations correspondantes avec des modes spécifiques de sociabilité. Par exemple, un même village peut compter deux ou trois guérisseurs (en particulier ceux qui traitent les brûlures de toute origine), mais ils n'ont pas les mêmes "clients". Ou encore, dans les familles qui se transmettent un "secret de guérison", en général de grands-parents à petits-enfants, la mise en œuvre de ce secret ne survit pas plus d'une génération lorsque la famille passe du milieu rural en milieu urbain. En revanche, les magies d'importation (le plus souvent d'origine africaine) fleurissent dans les grandes villes alors qu'elles n'ont aucun succès dans les campagnes et dans les bourgs. Il semble donc clair que ces pratiques curatives mobilisent des représentations liées aux modes de vie et de socialisation des populations.

Pendant plus d'un an, nous avons travaillé sur le terrain, accumulant des entretiens approfondis et des observations directes. Nous avons également réalisé des recherches bibliographiques et même quelques analyses de similitude exploratoires à partir de l'opposition "don" (révélé à soi-même) vs. "secret" (reçu de quelqu'un). Puis, après de longues discussions, nous avons refermé le dossier. Il nous était apparu de manière évidente que nous n'avions pas pu trouver l'adéquation nécessaire entre l'Objet et la Méthode. Pas de problème pour la congruence entre l'Objet et la Population, ni entre la Population et la Méthode. Par contre, l'Objet semblait toujours échapper, en reculant ou en se dissimulant, ou bien, lorsqu'il apparaissait, la rigueur technique s'évanouissait. Essayons de voir cela d'une manière un peu générale.

L'Objet ne reste pas inerte en réponse à l'engagement de la méthode. Par exemple, si la méthode consiste à faire parler les gens (entretiens, questions ouvertes, discussions de groupe), on ne pourra guère saisir de l'Objet que ce qui, de lui, peut être mis en langue (et peut-être même forcera-t-on un peu celle-ci, au risque de compromettre la congruence entre Méthode et Population). Or, on pourrait aussi bien s'attacher seulement aux conduites effectives, aux comportements, aux déplacements, aux gestes, et penser à bon droit qu'ils sont aussi plus ou moins révélateurs de la représentation. On pourrait même considérer, éventuellement, des choses matérielles, des images, des photographies, des œuvres. Et pourquoi pas des relevés téléphoniques ou bancaires, des factures, des cartes d'affiliation, etc. N'oublions pas la matérialité même de ces "lieux de mémoire" dont a parlé Pierre Nora. (2)

On le voit, il ne s'agit pas de dire que la Méthode *détermine* l'Objet. Il s'agit de dire que la Méthode détermine notre représentation de la représentation de l'Objet. Il suffit de remarquer, pour s'en convaincre, à quel point se ressemblent tous les travaux que l'on appelle communément qualitatifs en ce qu'ils définissent un certain "style" de représentation et d'étude de la représentation, plus proche de l'ethnographie que de la cristallographie (3). De surcroît, la plupart de ces travaux semblent assimiler directement "façons de parler" et "façons de penser" (une équivalence naïve et redoutable, à la fois positiviste et post-moderne, mais qu'il n'y a pas lieu de discuter ici). Le lien organique entre Méthode et Objet se manifeste aussi très bien dans le fait que travaux d'inspiration qualitative et travaux de type expérimental n'étudient que très rarement les mêmes objets de représentation.

Ainsi, la congruence dont on traite est bien entre la Méthode et la représentation de la représentation de l'Objet. A partir de là, il n'y a que deux voies possibles : consentir au relativisme ou élucider toujours mieux la théorie. Si l'on admet avec le relativisme qu'il peut exister plusieurs représentations valides de la représentation, les propriétés générales se perdent dans les choix relatifs, on se contente de concepts flous et de méthodes finalement indécidables. Si l'on pense au contraire que le propre de la science est de se piéger elle-même afin de se rendre falsifiable (4), alors on doit tendre vers l'élaboration d'un *modèle* à la fois unique et générique de la représentation, appelant des méthodes décidables. La congruence recherchée serait bien dans ce cas entre la Méthode et le modèle.

Une telle conclusion n'a rien d'extravagant. Elle est même au contraire très classique si l'on peut employer ce dernier terme à propos de notre modernité épistémologique. Lévi-Strauss le soulignait :

... sous une forme qui me paraît décisive, Marx a enseigné que la science sociale ne se bâtit pas plus sur le plan des événements que la physique à partir des données de la sensibilité : le but est de construire un modèle, d'étudier ses propriétés et les différentes manières dont il réagit au laboratoire, pour appliquer ensuite ces observations à l'interprétation de ce qui se passe empiriquement... (5)

Après que Bohr et Heisenberg l'aient fait radicalement pour les sciences de la nature, Herbert Simon a développé et largement illustré ce point de vue pour les sciences de l'artificiel (6). Même si je ne sais pas où ranger exactement la psychologie sociale, entre l'étude de phénomènes finalement naturels et le démontage ou le remontage de systèmes de connaissance par définition artificiels (puisqu'ils résultent de l'activité humaine et de l'histoire), je trouve que dans un cas comme dans l'autre, la compagnie n'est pas si mauvaise.

Notes

(1) cf. M.L. Rouquette, *La rumeur et le meurtre*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992.

(2) Cf. récemment Sà, C.P. (Ed), *Imaginário e Representações Sociais*, Rio de Janeiro, Museu da Republica, 2005.

(3) Je songe ici à ce célèbre passage de *Tristes tropiques* (chapitre VI) dans lequel Lévi-Strauss explique ce qui apparente pour lui l'ethnologie à la géologie.

(4) Rappelons que la falsifiabilité est une condition nécessaire, mais non suffisante, de la scientificité. Bien entendu, si l'on ne se soucie pas de faire de la science, cette condition n'a aucun intérêt. Mais alors la présente discussion non plus.

(5) *Tristes tropiques*, chap. VI.

(6) H. A. Simon, *Models of Man, social and rational*, New York, Wiley, 1957 ; *Models of Discovery*, Dordrecht, Reidel, 1977 ; *Models of Thought*, New Haven, Yale University Press, 1979 ; *Models of Bounded Rationality*, Cambridge (MA), MIT Press.